Document generated on 06/04/2025 3:24 p.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Entretien avec Michel Brault

Françoise Wera

Volume 6, Number 4, May–July 1987

URI: https://id.erudit.org/iderudit/34562ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Wera, F. (1987). Entretien avec Michel Brault. *Ciné-Bulles*, *6*(4), 4–8.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1987

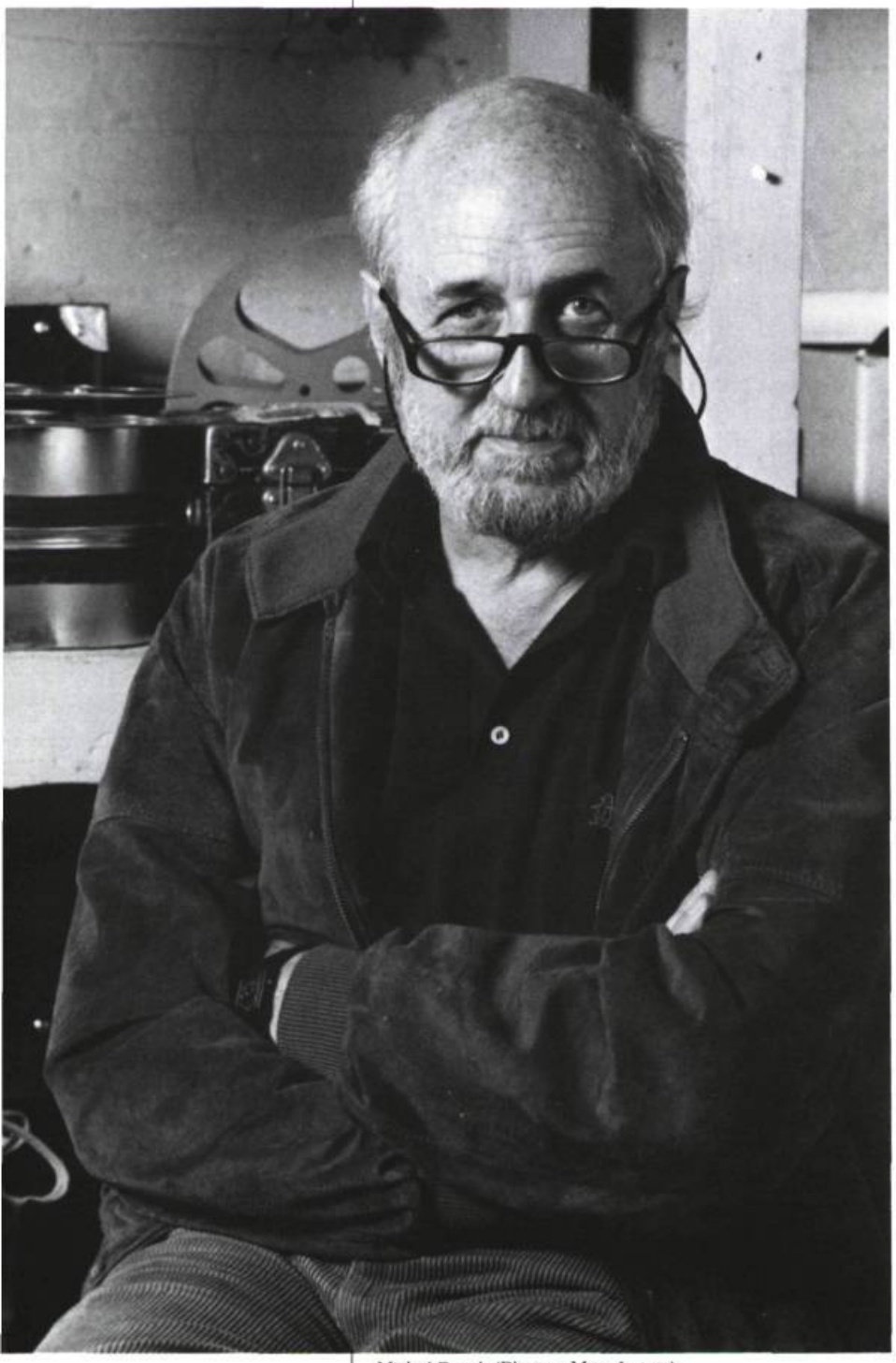
This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Michel Brault (Photo : Marc Lajoie)

Françoise Wera

« La chance, c'est d'avoir pu choisir. »

■ À ses débuts, sans complexe, il rêvait d'adapter **l'Étranger** d'Albert Camus pour le cinéma en remplaçant le désert de sable du roman par une pleine enneigée authentiquement québécoise... Albert Camus était d'accord. Tout de même, le film n'a jamais pu être tourné, faute d'argent. Quinze ans plus tard, Visconti réalisait **l'Étranger** et Michel Brault tournait **Entre la mer et l'eau douce**.

Ce premier échec n'a pas empêché Michel Brault de faire sa marque dans le cinéma, au Québec comme à l'étranger. Complice de Jean Rouch, de Pierre Perrault et de Claude Jutra, pionnier du cinéma direct, inventeur ingénieux, patient et obstiné, fondateur du Syndicat national du cinéma, réalisateur courageux des **Ordres**, directeur de la photographie recherché et producteur entêté, il a, plus que quiconque dans le cinéma québécois, un lourd passé derrière lui. Un passé qui lui donne un peu l'allure d'un dinosaure dominant le jeune paysage cinématographique québécois. Lauréat du prix Albert-Tessier en 1986, il n'est pas figé dans le temps. Loin de là. Il continue d'avancer, d'autant qu'il a mis en chantier, il y a quelques années, un projet de long métrage de fiction. Il touche, espérons-le, au but.

***Ciné-Bulles** : Qu'est-ce qui vous a amené au cinéma ?*

Michel Brault : Claude Jutra. Nous étions chez les scouts et Claude faisait du cinéma parce que son père lui avait confié une caméra. Il m'a tout appris, l'histoire du cinéma, les grands metteurs en scène. J'ai appris à distinguer les bons films. Nous vivions ensemble sans arrêt. Nous allions voir des films à New York.

Ciné-Bulles *: C'est tout de suite derrière la caméra que vous avez eu envie d'être ?*

Michel Brault : Je ne sais pas pourquoi, comme naturellement j'avais envie d'être à la caméra. Cela a beaucoup à voir avec la lumière, la sensibilité de la pellicule plutôt que le sujet ou les comédiens. Je n'avais rien fait d'autre avant. De l'université au cinéma.

Ciné-Bulles *: En quoi avez-vous étudié à l'université ?*

Michel Brault : En rien. Baccalauréat ès arts. La philosophie pour moi c'était une catastrophe.

Ciné-Bulles *: Vous avez dit qu'il est plus difficile pour les jeunes de faire du cinéma maintenant que ce ne l'était pour vous à vos débuts. Pourquoi ?*

Michel Brault : Parce qu'en 1960 on sortait d'un cinéma académique, d'un cinéma qui se cherchait. Tout était à faire. Aujourd'hui, tout n'a pas été fait mais tout a été fait par rapport à 1960. Cela me paraît tellement évident. Il n'y avait rien, pas même de film sur la vie quotidienne. Tandis qu'aujourd'hui tout le monde a fait des dossiers, des documentaires, des longs métrages sur tous les sujets. Évidemment on pourrait en refaire mais c'était plus facile à cette époque parce que c'était tout nouveau. L'étonnement était plus grand. Essaie donc aujourd'hui de faire un film sur la lutte. Pierre Falardeau en a fait un, nous en avons fait un et tous les soirs cela passe à la télévision depuis 10 ans !

Ciné-Bulles *: Est-ce qu'au cinéma on peut moins recommencer que dans d'autres arts ?*

Michel Brault : J'ai dit, il y a 10 ans, que tout avait été fait, inventé en photo. Et c'est un peu comme cela que je vois le cinéma. Cela devient de moins en moins facile d'être original. Je parle beaucoup plus de la facilité que c'était pour nous que de la difficulté que connaissent les cinéastes aujourd'hui. S'ils trouvent cela facile, tant mieux pour eux. La seule difficulté qu'on avait autrefois c'était de convaincre les gens qu'il fallait faire ces choses. Dès que cela bougeait, nous étions convaincus qu'il fallait faire quelque chose.

Ciné-Bulles *: Une partie de votre carrière a été passée à inventer.*

Michel Brault : C'est fini. Que veux-tu faire de plus maintenant ? En 1960, il n'y avait pas de caméra portative sonore. On est allé à Lyon, on a fait le cahier des charges et l'Éclair est sortie. Aujourd'hui cela a l'air d'un char d'assaut à côté de l'Aaton mais c'était quand même une caméra portative qui marchait très bien et qui nous a permis de faire des centaines et des milliers de films en prises directes.

Ciné-Bulles *: Vous êtes-vous mis à la production pour faciliter la réalisation de vos propres films ?*

Michel Brault : À la fois pour que ce soit plus facile pour moi et pour travailler avec mes enfants. J'ai produit une série avec André Gladu, **le Son des Français d'Amérique**, pour pouvoir consacrer le peu de sous que nous avions à la fabrication des films, pour que ce soit sur l'écran et qu'il n'y ait pas une partie qui aille en profit à une compagnie. Comme nous avions peu d'argent, il valait mieux le faire nous-mêmes. J'ai beaucoup appris.

Filmographie de Michel Brault (réalisateur)

1958 : ***Les Raquetteurs*** *(avec Gilles Groulx)*
1961 : ***La Lutte*** *(avec Claude Fournier et Claude Jutra)*
1962 : ***Québec U.S.A. ou l'invasion pacifique***
1963 : ***Les Enfants du silence***
1963 : ***Pour la suite du monde*** *(avec Pierre Perrault)*
1964 : ***La Fleur de l'âge : les adolescentes***
1964 : ***Le Temps perdu***
1967 : ***Conflit***
1967 : ***Entre la mer et l'eau douce***
1968 : ***Les Enfants du néant***
1970 : ***Éloge du Chiac***
1971 : ***L'Acadie, l'Acadie*** *(avec Pierre Perrault)*
1973 : ***Êtes-vous seul ?***
1973 : ***Le Bras de levier et la rivière*** *(série)*
1974 : ***Les Ordres***
1974-1980 : ***Le Son des Français d'Amérique*** *(série)*
1985 : ***A Freedom to Move***

« Brault a toujours eu une intelligence aiguë de la technique et de l'équipement. Le téléobjectif pour les scènes intimes ou lorsque la caméra est trop bruyante. Le grand-angle pour s'immiscer parmi le monde et impliquer la caméra dans l'événement. Pour la lumière, où que ce soit, il savait si bien (et si mystérieusement) l'interpréter qu'on eût dit qu'elle avait été conçue par lui, de main de maître. Lorsqu'il y en avait trop peu, une seule ampoule, judicieusement placée, faisait des miracles. »
*(Claude Jutra, **Copie Zéro**, numéro 5, 1980, page 21)*

***Ciné-Bulles** : Qu'est-ce qui vous attire le plus en tant que producteur ?*

Michel Brault : L'originalité. Le dernier film qu'on a fait c'est **le Lys cassé** d'André Melançon et ce qui nous a attiré c'est le sujet et le traitement, émouvant, de Jacqueline Barrette. Nous restons quand même assez sévères pour maintenir les frais fixes aussi bas que possible et ne pas être obligés de faire n'importe quoi. La chance, c'est d'avoir pu choisir. J'ai toujours réussi à choisir les films que je faisais. Le fait que j'aie deux métiers m'a aidé énormément.

***Ciné-Bulles** : En tant que réalisateur, vous avez aidé à faire découvrir des acteurs qui se sont par la suite imposés au cinéma, Geneviève Bujold, Louise Marleau, Jean Lapointe, Claude Gauthier.*

Michel Brault : J'avais un peu de difficulté avec les comédiens qui, en règle générale, font plus de théâtre que de cinéma. Mais j'aimais diriger les gens de spectacle qui n'ont pas les habitudes de la scène, parce qu'il y a une grosse différence entre le cinéma et la scène. Ceux qui font beaucoup de théâtre doivent apprendre à retenir leurs expressions parce que le cinéma c'est très différent, cela n'a rien à voir avec le théâtre. J'ai donc travaillé avec Louise Forestier, Jean Lapointe, Claude Gauthier, Pauline Julien, tous parfaits. Guy Provost, Hélène Loiselle et d'autres comédiens avec qui j'ai travaillé sont aussi très bien. Je pense que je vais travailler plus avec des comédiens, la prochaine fois. Ils ont un peu appris à la télévision, quoiqu'à la télévision ils ne soient pas beaucoup aidés par les réalisateurs, qui sont un peu loin à cause du protocole de travail dans un studio de télévision. Ils sont dans une cabine et, quand ils donnent des instructions, c'est à travers des haut-parleurs. Il y a des jours de répétition mais on dirait qu'ils n'ont pas l'habitude de travailler comme les réalisateurs américains, qui sont extraordinaires. J'ai eu la chance récemment de faire des films avec l'Actors Studio et de connaître plusieurs des metteurs en scène et des comédiens. Ils travaillent très différemment de nous. Il faudrait peut-être se mettre à l'écoute. S'il y a quelque chose d'extraordinaire dans les films américains et même à la télévision américaine, c'est les comédiens, probablement à cause de leurs rapports avec les metteurs en scène. Parce qu'ils les aident. Les comédiens ici aimeraient beaucoup que les metteurs en scène s'occupent d'eux. Je pense que les jeunes metteurs en scène auraient intérêt à apprendre à diriger les comédiens plutôt que les comédiens apprendre à se faire diriger...

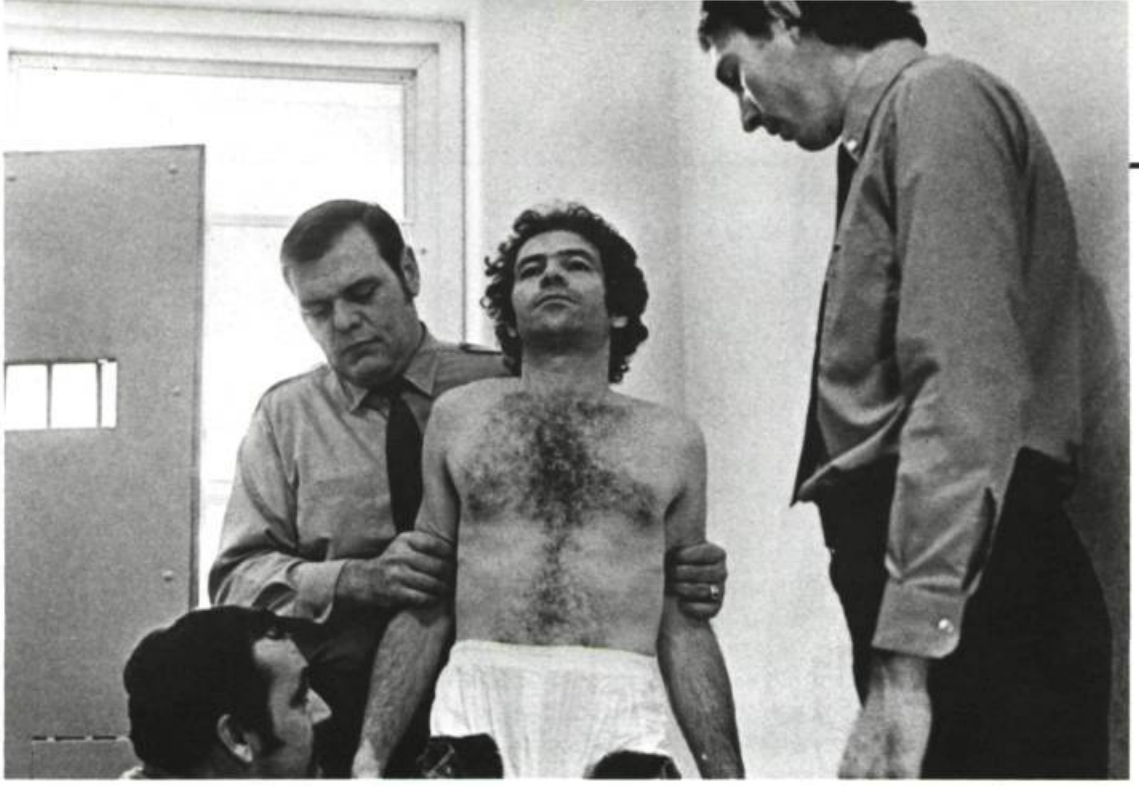
***Ciné-Bulles** : Est-ce que le fait d'être directeur de la photographie influence le choix des comédiens ?*

Michel Brault : Non, mais en étant directeur de la photographie, on comprend le désarroi, la solitude du comédien parce qu'on le voit très bien. Je me sentais assez bien préparé pour travailler avec des comédiens parce que je les avais vus dans mon viseur pendant de nombreuses années.

***Ciné-Bulles** : Vous préparez un long métrage.*

Michel Brault : Et cela va être difficile, pour moi comme pour Denys Arcand, de trouver des sous pour le prochain film. La notoriété et le succès ne rendent jamais facile le film suivant. Je suis persuadé que Denys Arcand ne se fait pas d'illusions, qu'il sait très bien que cela ne fait que passer et que les lendemains seront difficiles, mais là où je ne suis vraiment pas d'accord c'est quand je vois que *La Presse* met en première page qu'il n'a pas gagné l'Oscar du meilleur film étranger. C'est bien juste s'ils n'ont pas rajouté : Ah ! Ah !

Les comités ont raison d'être sévères par rapport aux scénarios, parce que c'est ce qui



Les Ordres

manque le plus au Québec. Et il n'y a pas beaucoup de scénaristes. Tout de même, on aurait parfois envie de dire : « le scénario n'est pas terrible mais faites-lui confiance parce que son dernier film était bon ». Mais on fait plus confiance au texte qu'au cinéaste. Je donne un très bon exemple de cela, Bertrand Tavernier qui, je trouve, fait à tout coup des chefs-d'oeuvre. Il est arrivé ici, il n'y a pas tellement longtemps, avec un scénario qui n'était pas terrible. Personne ne lui a fait confiance, personne n'a dit M. Tavernier votre dernier film, **Un dimanche à la campagne**, était génial, **le Juge et l'assassin** extraordinaire, je vous fais confiance. Personne. « Le scénario est comme ci, comme cela ; non, savez-vous, cela ne nous intéresse pas. » Si j'avais eu des sous, j'aurais été tenté de dire c'est du Tavernier, cela va être bon. Et peut-être que si j'avais lu le scénario d'**Un dimanche à la campagne**, je n'aurais peut-être pas trouvé cela terrible...

Ciné-Bulles *: En fait, les scénarios des films réussis étaient-ils tous si extraordinaires ?*

Michel Brault : Je ne pense pas. C'est le film terminé qui est extraordinaire, le temps, la longueur, la musique, le jeu du comédien qu'on ne peut absolument pas soupçonner. Tout cela ce sont des choses que l'on ne connaît pas au stade du scénario. On ne peut pas accuser les décideurs de ne pas nous faire confiance, mais on aimerait bien entendre : « Denys Arcand, on est sûr que votre prochain film sera aussi bon que le dernier. » Difficile de comprendre les mécanismes qui font que cela marche ou que cela ne marche pas. Le mystère du **Déclin de l'empire américain** demeure un mystère. C'est un très bon film mais son succès est démesuré. Comme celui d'**Un homme et une femme**, qui a fait des millions aux États-Unis. Il faut arriver au bon moment, avec le bon mot, la bonne couleur, les intensités, les mouvements de caméra, la direction d'acteurs, une petite séquence qui fait que tout marche, un rebondissement ici et là. On peut mettre tous les talents de son côté sans que cela marche. Comme aux courses. Si on connaissait la formule, tout le monde gagerait sur le même cheval ! J'ai travaillé sur un film américain qui a coûté 13 millions et on ne comprend pas pourquoi il n'a pas marché. Les producteurs pensaient que cela allait être un chef-d'oeuvre alors que ceux qui ont fait **Platoon** pensaient que cela n'allait pas marcher. C'est Pierre David qui a aidé la production à la toute dernière minute, alors que tous les grands studios disaient que ce n'était pas le temps. On m'a dit la même chose au sujet de mon film. Moi, je suis convaincu que c'est

le temps, tout comme Oliver Stone pour **Platoon**. Ce qui est à la mode risque de passer complètement inaperçu.

Ciné-Bulles *: Comment percevez-vous l'évolution du cinéma québécois ?*

Michel Brault : Je pense que je ne le vous direz pas. (rires) Supposons que je n'aime pas le cinéma québécois, je ne peux pas le dire, donc si je dis que j'adore le cinéma québécois cela ne paraîtra pas sincère... Le cinéma québécois fait très bonne figure dans le monde. Probablement parce qu'il est très subventionné et qu'il y a beaucoup de talent. Pour mesurer cela, je fais un calcul que je veux bien rendre public. Je calcule le nombre d'habitants du Québec et je compare avec la population américaine. La proportion des Québécois par rapport aux Américains est de 1 pour 40 alors si, une année, nous faisons un bon film, les Américains doivent en faire 40 pour être au même niveau que nous. Je n'en dis pas plus. Et il n'y a que 10, 12, 13 bons films américains par année... Je nous trouve meilleurs que les Américains. C'est de l'optimisme et cela vient des mathématiques... On n'a pas plus de génie ici qu'ailleurs, et vice versa.

Ciné-Bulles *: Est-ce que la lumière constitue la préoccupation première d'un directeur de la photographie ?*

Michel Brault : Il faut tout savoir. La seule chose que puisse ignorer le directeur de la photographie, c'est la construction de la narration. La narration revient au réalisateur. C'est cela en fait la jonction entre les deux. Pour être directeur de la photographie, on n'a pas besoin de maîtriser l'art du conteur mais il faut connaître tout le reste, avoir deux hémisphères, un sensible, l'autre technique, qui fonctionnent en même temps. Il faut pouvoir être à la fois lyrique et très technique. Le metteur en scène n'a pas besoin de beaucoup de technique. Et cela arrive souvent que des metteurs en scène ne connaissent absolument rien au cinéma, ne sachent pas comment filmer et qu'ils fassent de très bons films. Un jour, peut-être, je vais écrire là-dessus. C'est très courant, même chez des réalisateurs qui ont une carrière derrière eux. Je ne comprends pas.

J'ai posé cette question à un critique l'autre jour : « Est-ce que tu surveilles cela la photographie ? » Il me dit non, pas beaucoup. Je demande s'il voit la différence entre un bon caméraman et un moins bien. Il me dit non. Et s'il voit quand c'est bleu, trop jaune ou trop pâle. Non, pas du tout ; il ne regarde que l'histoire. Et c'est un critique. Un critique intéressant mais il est insensible à l'image... De même, pour un pourcentage important de spectateurs, la qualité de l'image n'a pas d'importance.

Ciné-Bulles *: Avez-vous l'impression que votre travail est perdu ?*

Michel Brault : Non, parce qu'il y a aussi une grande quantité de gens très sensibles à cela. Même moi, quand je suis très pris par l'histoire, je ne m'occupe plus de la photo. À la télévision, la première chose qui me frappe c'est l'image. Je suis incapable de regarder quelque chose qui est mal éclairé.

Ciné-Bulles *: La télévision a de plus en plus d'influence sur le cinéma. Est-ce que cela change beaucoup votre travail ?*

Michel Brault : Quand on travaille uniquement pour la télévision, oui. Mais c'est assez rare. Quand on fait un film on pense toujours à un écran même si on sait que le film ne sera pas beaucoup montré en salle. Si je faisais un film uniquement pour la télévision, je pense que je changerais beaucoup de choses. Non seulement je le ferais pour la télévision, mais je le ferais en vidéo... ■

« Je commence à sentir de plus en plus le poids des limites du cinéma direct. Je commence à sentir qu'à chaque fois que je filme une situation, même si c'est extraordinaire, il y a toujours un petit quelque chose qui manque. Il y a une dimension qui n'y est pas et que je n'arriverai jamais à filmer ou à transmettre à l'auditoire. Cela commence à me peser. J'ai le goût, des fois, de pouvoir aller toucher une autre dimension par un autre moyen. Je pense que le cinéma de fiction peut réussir à le faire alors que le cinéma direct a ses limites. »
*(Michel Brault, **Copie Zéro**, numéro 5, 1980, page 11)*